

mes un tas de ratés prétentieux que d'autres ratés encensent. Il s'est tenu sur une certaine réserve avec les Goncourt... Pour Flaubert il en rabattit lorsque *Salammbô*... De même pour Stendhal: en dépit de la mode il ne se rendit jamais... »

**Echo de Paris** (21 août). — *L'abus du bronze*, par Francisque Sarcey. — A propos d'un projet de statue à Gilbert, « l'infortuné convive », l'auteur énumère quelques-unes de ces gloires d'anthologie, fondées sur un sonnet, sur un vers: les Gilbert, Millevoye, Arnault, Arvers, Deshoulières, Soulayr... « De Soulayr il ne restera qu'un sonnet travaillé et fouillé comme une noix de coco par un forçat. »

**Le Temps** (24 août). — *Une Visite au comte Tolstoï*, par T. de Wyzewa:

Après chacun de ses ouvrages, dit à M. Crosby une fille du vieillard, nous restons tout un temps à nous demander si l'on va, cette fois, nous envoyer en Sibérie. Mais on nous a raconté que le tsar, après avoir lu le dernier livre de mon père, a simplement défendu que son nom fût jamais prononcé à la cour; et comme on lui conseillait des mesures plus rigoureuses: — Non, aurait-il dit, c'est déjà assez qu'on le tienne pour un apôtre; je me garderai bien d'en faire un martyr. »

— *L'Alchimie à Paris*: « La Monnaie des Etats-Unis, dit M. Tiffereau, l'alchimiste bien connu, a accepté à son bureau de New-York le premier lingot commercial fabriqué par l'*Argentaurum Company* (Société d'Alchimistes). » Le rendement est p'environ 950 o/o.

R. B.

### CHRONIQUE DE BRUXELLES

Un mauvais temps pour l'art et l'esthétisme que ce gros temps estival qui se complique ici à une « expositionnité » aiguë! La Foire Universelle, la *World's Fair* comme on dit désormais de toute exhibition internationale depuis celle de Chicago, autorise des manifestations et des affairéments grotesques dont bénéficie l'engeance des hôteliers, taverniers, tripoteurs et camelots de tout étage.

L'ensemble des bâtiments de l'Exposition présente ce style hétéroclite, inhérent, faut-il croire, au genre même. D'heureuses exceptions toutefois: ainsi il règne un cordial archaïsme, une certaine belle humeur rétrospective non dépourvue de cachet et de physionomie dans les estaminets et les boutiques à pignons, les guinguettes encadrées de berceaux et de charmilles, les préaux de jeux et les « esplanades » de Bruxelles-Kermesse, résurrection en « staff » d'un coin de la capitale du Brabant avant 1830. Peut-être, cette impression est-elle due moins à la fantaisie des architectes, qu'à la dispo-

sition même du terrain sur lequel ils ont érigé d'assez anciens fac-simile des maisonnettes d'autrefois. Le vert des pelouses et les caprices des futaies corrigent les tons blafards ou crus et brise la monotonie des lignes de ces bicoques. Aussi les modes d'il y a soixante-dix ans portées par de gentes commères stimulent l'illusion; surtout aux heures apaisées quand la cohue à la fois cosmopolite et provinciale, turbulente et blagueuse, n'effarouche pas les souvenirs et les rêves d'autrefois qui consentent à prêter une âme à cette cité postiche. On finit, en ces moments, par se persuader avec Villiers de l'Isle-Adam qu'il est peut-être « à l'intérieur des airs, des lutins joueurs, des esprits gracieux, doués d'espièglerie, qui s'ennuyant aussi, tout comme les passants humains, acceptent, pour tuer le temps, de se prêter, sous le voile des fluides, à cet innocent jeu de l'illusion ».

Plus artistique est cette autre restitution provisoire, celle de l'hôtel des princes de Nassau, un monument historique auquel s'attache la mémoire du glorieux Taciturne. Dans ce palazzo dont on nous a rendu pour quelques mois le décor extérieur, il semblait que la Renaissance flamande flamboyât et s'épanchât avec la prodigalité un peu fébrile d'un viveur aristocrate qui se sent à la veille de devoir assumer de tragiques devoirs. On établit une corrélation entre la profusion des ornements de la façade, la débauche des pierres historiées et dentelées, les lignes bellement extravagantes de cette tour, et les derniers galas de ce fastueux et brillant Guillaume d'Orange qui après s'être montré le prince le plus munificent de son époque allait en devenir le patriote et le héros le plus sublime. Dans cette architecture fleurie et tourmentée on surprend comme le suprême éclat de rire de la Flandre avant l'approche du duc d'Albe, avant l'aube des supplices et des massacres !

En attendant qu'on reconstruise ce palais, et bien d'autres encore, en matériaux durables, Bruxelles se glorifie de sa Grand' Place ou mieux de son Grand Marché aujourd'hui presque complètement remis dans l'état où il brillait avant le bombardement de 1695 par le maréchal de Villeroy. Grâce à l'initiative et à la persévérante volonté de M. Karel Buls, un bourgmestre d'élite qui nous change un peu des magots à écharpe chers à la populace de toutes les castes, grâce aussi au talent divinateur et érudit de l'architecte Jamaer, ce Grand Marché, avec son hôtel de ville, sa maison du roi, ses maisons de corporations, représente un poème architectural, une épopée de pierre unique au monde; une incarnation vivace et glorieuse du génie communier.

La réfection complète des maisons de la Grand' Place s'est célébrée par un cortège historique et allégorique point banal

non plus dans lequel dominait un délicieux et sobre style Louis XIV et qui fut inspiré par M. Mabilde, un fonctionnaire municipal lettré et soucieux d'esthétique. On admire des costumes d'une coupe et d'une tonalité de haut goût et des chars, par exemple ceux des frères Diericks et de M. Leroy, d'une fantaisie à la fois hardie et gracieuse.

Pour en revenir à l'Exposition même, le Salon international des Beaux-Arts amplifie l'habituel étalage de quelconqueries. Quelques œuvres tranchent cependant sur la médiocrité de l'ensemble.

Dans la section française, tandis que la foule se pâme devant l'inévitable militarisme de Detaille, les connaisseurs admirent les envois d'Ary Renan, Fantin Latour, Eugène Carrière Paul Renaudot, Maurice Duval, Michel Cazin et Blanche. Mais ce qui représente ici notre art avec une splendeur et une noblesse suprêmes, c'est un portrait de dame — la femme du peintre, me dit-on — par Puvis de Chavannes.

Dans les salles dédiées à l'art anglais s'imposent de remarquables œuvres de Yeames, Burne Jones, Leighton, Ford Madox Brown, Millais et Stoke. Mais rien n'y éclipse *l'Idylle Grecque* et un superbe portrait de Walter Crane par Watts.

Étant donné que la « petite fête » se passait chez elle, la Belgique aurait pu être mieux représentée. Beaucoup de ses artistes originaux se sont abstenus. J'ai vainement cherché un de ces Xavier Mellery que vous ne connaissez pas encore en France, un de ces chefs d'œuvre d'intimisme, ou de religieuse allégorie, oraisons ou confidences plastiques, qui sanctifient pour ainsi dire le milieu puffiste, snob et cabotin de tant de cercles à boniments esthétiques. Je n'ai pas aperçu non plus le moindre morceau de Jean Stobbaerts, le robuste animalier, un des seuls coloristes et luministes assimilables à ces maîtres absolus que furent Henry Leys et Henri de Brackeleer. J'ai vainement cherché une toile ou même un pastel de Jacob Smits, ce hollandais adopté par la Flandre, qui voit les êtres et les choses de ce pays avec l'enthousiasme du peintre sensuel mais aussi l'émotion d'un poète patriarcal et rustique; même abstention de la part de Henry de Groux qui vient cependant d'achever des pages qui compteront parmi les prestigieuses de son œuvre si personnel. Et combien d'autres encore se sont désintéressés!

Mais quelques toiles attestent la vitalité de la peinture flamande. C'est un tableau de grand maître que les *Bouches de l'Escaut* en temps d'orage, de feu Jean Vervée. Quelle pâte, quelle couleur, quel coup de brosse, mais aussi quelle émotion, quel souffle de vie exubérante! Paul Potter et Ruysdael réunis. A côté de ce tableau et de trois autres du même Vervée se découvrent, ça et là, des envois robustes et

probes de MM. Emile Claus, Alfred Verhaeren, Delsaux, Courtens, Hannotiau, Verstraeten, Bastien et un début, un portrait de fillette, de Mlle Vervée la fille du regretté défunt.

Victor Gilsoul, le radieux et sanguin paysagiste que j'ai déjà présenté à nos lecteurs, expose plusieurs tableaux attachants dont une place de villette flamande, mi-béguinage, mi-« promenade », pénétrante et suggestive comme les meilleures pages littéraires dictées par la paix et le rêve de nos cités claustrales. A chacune de mes visites au Salon je me suis arrêté, ravi, devant un tryptique de M. Léon Frédéric célébrant les quatre âges de la vie des « marolliens », c'est-à-dire des habitants de notre grouillant quartier de la Rue Haute. C'est un chef-d'œuvre de composition, de vie sympathique, observée; la physionomie, le geste de la foule y sont aussi variés que copieux et pittoresques. Il y a longtemps d'ailleurs que M. Frédéric s'est mis à la tête des interprètes passionnés du populaire ingénu et souffrant; il se penche à présent sur les petits des impasses et des carrefours, marmaille, adolescents et vieillards, comme il s'était assimilé l'humble humanité des glèbes, et il sourit à ces luxuriances de pauvres diables, il les groupe, il les assortit, avec le délice du bon jardinier caressant et marcottant des parterres de fleurs généreuses et prolifiques.

J'admire, j'aime profondément aussi les *Emigrants* de M. Eugène Laermans, un autre « communiant » des humbles, mais aussi dramatique, aussi poignant peut être que Léon Frédéric est contemplatif et attendri. On se sent pour ainsi dire emporté dans la ruée et le grouillement torrentiel des personnages tendus vers un même but, vers un point fixe, sanctuaire de pèlerinage, théâtre de grève, ou port d'exil; on se sent grisé, affriolé par la patine et le ragoût de leurs nippes, par cette humanité poudreuse et moite concertant avec la couleur si flamande du paysage, avec les horizons d'un bleu nostalgique et les plaines brunes et veloutées. Par moments cette peinture m'évoque aussi les âcres parfums industriels, les lumières glauques et les musiques cuivrées de la banlieue.

Dans le hall de la sculpture, à côté de talent honorables comme ceux de Jules Lagae et Rousseau, il convient d'exalter Constantin Meunier et Jef Lambeaux; celui-là pour son bas relief le *Creuset*, celui-ci pour ses *Lutteurs* et ses *Passions humaines*. De celles-ci qui formeront peut-être la plus gigantesque réalisation statuaire de ce siècle et même de tous ceux qui nous séparent des Grecs, le maître anversois n'expose que des fragments, mais des épisodes sur lesquels, connaissant les cartons, on peut juger l'ensemble. L'un de ces fragments représente deux têtes de jeunes gens amoureusement rappro-

chés. Rien de noble, de chaste et de voluptueux à la fois comme le profil de la jeune fille. Cette tête, exhale une délicatesse, une fraîcheur idyllique et virginale qu'un artiste moins maître de son ciseau, aurait été incapable de préserver dans un morceau de dimensions aussi colossales. Il semble qu'on voie l'œil s'humecter de caresses et que l'on perçoive jusqu'au frisson de la paupière et des cils.

L'Exposition nous a valu quelques concerts intéressants organisés par le violoniste Ysaye, par une célèbre « chorale », la *Légia*, et par le chef d'orchestre Joseph Dupont. Celui-ci nous a offert la première exécution de *Sainte Godelive*, un drame ou plutôt un oratorio à prétentions mystiques et sacrées, mais d'une couleur agréablement profane, voire romanesque et souvent opéradique, de M. Edgar Tinel un de nos musiciens en vue, créateur plus appliqué que doué, dont l'écriture rappelle, mais en mièvre, Mendelssohn et Schumann. L'œuvre n'a pas emporté le succès auquel s'attendaient les admirateurs de M. Tinel. Il est vrai que le musicien s'était empêtré d'un collaborateur impossible. Il avait mis sa musique sur un livret dont la niaiserie et la platitude rappelaient les pires chemins de la croix dont les figuristes bien pensants et les polychromistes des écoles dites de Saint Luc outragent le badigeon des églises de nos villages et même de nos villes.

La sublime messe en *ré* de Beethoven magistralement exécutée par la *Légia* et un orchestre liégeois, tous deux sous la direction de M. Sylvain Dupuis, a fait paraître plus puérile et chétive encore cette pauvre petite *Godelive* !

La campagne d'été à nos théâtres a été désastreuse pour les tentatives présentant un intérêt littéraire. Ainsi une très méritante et jeune troupe anglaise, assez homogène et contenant des éléments d'élite pour ne citer que la directrice Mme Madge Mac Intosh, MM. Graham Browne, William Burchell, Lyall Swete et Thurstons, a joué devant des banquettes les plus suaves comédies de Shakespeare : *Comme il vous plaira*, la *Veillée des Rois*, le *Marchand de Venise*.

Malgré le talent de Mlle Laparcerie, la jeune artiste de l'Odéon qui y fit sensation, l'an dernier dans le rôle de Bellario de *Philaster*, le théâtre de l'Alhambra a dû suspendre les représentations d'un assez robuste drame historique exaltant les d'Artevelde, œuvre de M. Benedick.

En revanche les beuglants, les Scala, les Palais d'Été font recette.

Décidément il existe un public encore moins compréhensif et cultivé que celui des villes d'eaux et des bains de mer, c'est le public des Expositions.